

Sagesse et différence chez Hédi Bouraoui

JACQUELINE BEAUGÉ-ROSIER
Écrivaine, Canada

« L'accord, sagesse auréolée
paraphe les béances que je cultive »
Hédi Bouraoui, *Nomadisme*

À l'appui du faire savoir discret et merveilleux proposé par Hédi Bouraoui, auteur franco-ontarien, d'origine tunisienne, nous avons opté d'analyser le thème sagesse et différence qui inaugure l'humanisme du poète, du fabuliste, et ses rapports directs avec le fait littéraire franco-ontarien. Comment dire sagesse de la différence, sinon retracer, à plus d'un égard, le projet de l'écrivain à la fois patient et intransigeant, et de même, le souci et l'attention constants qu'il apporte dans son labeur, l'auto-dérision qu'il utilise pour représenter son propre soi ou l'autre soi complexe dans des univers vus, traversés ou inventés.

Au-delà des embûches de l'exil comme des contraintes de la solitude créatrice, d'une frontière à l'autre, pluriels et différents, les mondes métamorphosés ou en voie de changement que l'écrivain Hédi Bouraoui présente, tout au long de ses migrations transculturelles, touchent l'étrangeté de sa parole poétique, laquelle transpose, soit dans des

contextes donnés, soit par voies de lectures, les espaces-temps de la géographie de l'homme et de l'écrivain.

Une question de sagesse et de différence : parabole poétique d'un nomade au grand cœur qui s'impose d'elle-même à notre réflexion. Toute l'œuvre d'Hédi Bouraoui répond à ce constant souci d'une sage incorporation des peuples. Nous allons essayer de survoler le paysage de la terre forte et sereine qui apparaît dans les pages de sa poésie et de ses romans dont *Nomadaine*, *Échosmos*, *Bangkok Blues*, *La Composée*, *Ainsi parle la Tour CN*. À l'aide d'extraits pertinents, nous montrerons comment les transmigrations oniriques et les réflexions philosophiques convergent vers le devenir de l'homme de demain, comment la texture des écrits se revêt de langages et de tonalités distincts, propres à l'auteur.

Une épreuve orientée : Le voyage transculturel d'Hédi Bouraoui

*Assis dans l'air, je plante ma plume
Dans la piste des aventures, juste
Pour changer de style et d'envie.
(« Départ / Arrivée », Échosmos 12)*

Ainsi se poursuit et s'oriente le voyage poétique de l'écrivain, Hédi Bouraoui, qui, par choix et par vœu, est arrivé à Toronto où il réside et écrit. Dans ses bagages et dans son cœur il avait transporté les tendres souvenirs de son enfance à Sfax (Tunisie), l'expérience de sa jeunesse étudiante en France et aux États-Unis, ses espoirs de philosophe et les métaphores de ses songes. À la trame du familier et de l'imaginaire, il s'obstine à les ancrer dans son nouveau terroir, à les mesurer à la dimension du monde, au rythme des couleurs et des tonalités de son propre langage dans le but de bâtir, selon son désir d'homme, la Terre globale de la multiple harmonie.

On croirait, tout d'abord, que le travail d'un auteur immigrant aurait été vraiment une gerbe de semences novatrices qui s'épanouiraient aisément dans le domaine littéraire franco-ontarien. Or, en deçà de la naïveté de tout créateur émérite à accepter le fait d'être marginalisé, il

s'avère exact qu'il ne fut pas question, à une époque donnée, d'entrer des écrits de provenance extérieure dans les annales historiques d'une littérature qui n'était pas encore bien définie. D'une part, le débat critique des œuvres de l'écrivain franco-ontarien, migrant ou minoritaire, avait notamment accusé ce manque de dépassement des frontières, cette totale indifférence qui aurait pu exiler l'ouvrage produit dans la neutralité. D'autre part, quoique l'exotisme de l'étrange ramage de l'écrivain d'ailleurs a été exalté aux parades du multiculturalisme canadien, il n'est pas sûr que la tribune des coteries souchistes, dont les cénacles et chapelles littéraires aveuglément autorisés, accorderait à cet écrivain entière et visible audience, sans un coup d'œil vers l'arrière-train des identités et des origines. Aux yeux de l'un et l'autre clans, idéologique ou social, le fusionnement des savoirs culturels et l'échange des expériences de vie n'avaient pas vraiment paru utiles à l'éclosion nouvelle de la littérature franco-ontarienne. Elle aussi, nous le savons bien, a connu des périodes de crise ; elle aussi continue à se débattre pour maintenir sa propre autonomie dans les collectivités minoritaires de même langue. En ce sens, il n'est pas possible de parler d'appartenance à l'Ontario francophone, sans considérer les limites et les contours de cet espace instable¹, par rapport à l'écriture, par rapport au discours fondateur du patrimoine culturel canadien, favorable à l'homogénéité de sa filiation historique.

Dans un poème du recueil *Échosmos*, intitulé « Crucifié »,² Hédi Bouraoui a interposé une caricature des milieux souchistes de l'intermonde nord-américain. On y collectionne, dit-il, les arrivants du dehors comme on agrafe des étiquettes, par espèces données, pour les identifier selon la spécificité de leurs groupes. La soi-disant neutralité de

1. Ce bref retour (paragraphe 2) aux sources de la littérature franco-ontarienne n'est qu'une parenthèse entre deux situations latentes et extrêmes : les méfaits du rempart institutionnel et la manière de percevoir l'état présent des lieux littéraires de l'Ontario français (Elizabeth Lasserre, *La littérature franco-ontarienne : ruptures et continuité* 45).

2. L'auteur a utilisé une figure de paradoxe pour parler de la situation complexe du migrant, de l'inconnu qui est étiqueté et catalogué par la société d'accueil.

L'homme invisible inquiète et dérange le pays qui l'héberge. Cette histoire affiche d'évidence le crucifiement systématique du migrant anonyme des ethnies. La connexion sémantique de l'épithète étrangère et ses déviations, pas de souche, étrange, ethnique, exotique, connote des significations nettement péjoratives apportées à la dénomination, migrant de l'extérieur. Considéré sous l'inscription commune, l'autre, l'intrus – le paradoxe – le pays d'accueil et son refus d'un homme différent, s'adapte au concept, « univers inconnu ». À ce titre, la thèse de l'inconnu de l'étrange, de l'hétérophobie contredit celle du discours de la tolérance proposée par l'auteur. Ainsi, au pays d'adoption, l'homme venu d'ailleurs semble ne plus avoir de statut personnel, car il est changé « *en échantillon* » au volet des minorités visibles.

Cette réflexion sur la conscience identitaire des espaces littéraire et psychique se retrouve sous la plume du poète qui, dans une perspective d'union, parle de la transposition des différences culturelles. Aussi est-il nécessaire de souligner que celle-ci agence, en tant que cri de protestation et non de violence, l'aire des géographies d'une nouvelle forme de monde. C'est ainsi que, sans perdre sa maîtrise et son humour, l'infatigable jardinier des cultures plurielles s'incorpore à la vie multiple et disparate des univers habitables. La vision en est si palpable qu'elle revivifie les semences de l'épreuve, qu'elle y fait renaître des rameaux de courage et de paix. L'étendue de son savoir-faire ingénieux défie tous les espaces rebelles à l'harmonie multiple. D'ailleurs, celle-ci se grave, à fleur de mains dans le lieu futur rêvé, conforme au projet créateur, qui supporte, à dessein, les accents d'une pensée autre. En fonction de cette symbiose culturelle, l'auteur a posé des actes d'invention novatrice, dont le recueil de poèmes, *Nomadaine*, qui a écarté la menace du rejet social. Il convoque ainsi par des pratiques de langages poétiques pleins d'échos sonores et de dérives la mouvance des solitudes ethniques vers l'harmonie libératrice « *à venir* » (« Accord », *Nomadaine* 17).

Une telle perspective est conjointe à la constance des mots-échos et à leur vraisemblance dont la généreuse et pensive floraison jalonne les avenues des œuvres d'Hédi Bouraoui. Cette pratique d'un langage-choc adhère à sa requête d'humaniste, celle d'aménager des climats de compréhension fraternelle pour rompre, tout d'abord, l'intransigente

politique des discours nombrilistes, et apaiser ainsi la méfiance des gens hostiles à toutes formes d'alliances culturelles. Convaincante et persévérante, sa parole d'écrivain met en exergue la relation logique entre les finalités de l'écriture et l'issue de l'œuvre produite, lue par différentes catégories de lecteurs, appréciée ou dénaturée à l'échelle du mérite et de l'échec. Cette source d'antagonisme et d'accord harmonisé est une analogie de la tourmente de l'humanité en quête de repères, d'identité, de dialogue nouveau, et de connaissance d'autrui. Le poète a exposé, en analyste, cette problématique de l'écriture comparable au blanc de la page et au vide de l'être, par rapport au rôle de l'écrivain qui imagine le monde, l'invente à partir de rien ; par rapport aux contraintes de l'écriture qui requiert la mise en œuvre d'un langage sensible et riche d'infinitude. Face à cette exigence poétique qui se greffe à son besoin d'être, il porte un regard si judicieux sur lui-même, sur les mystères de la création et de la destinée humaine qu'il revient plus d'une fois à la même interrogation. Malgré son doute et son angoisse, il déclare, avec une sagesse exemplaire, que si, dans sa fonction médiatrice, l'écriture s'avère...

Une éternité qui n'est point un terrain de vérité. J'éteins la bouilloire des questions et des questionnaires et je m'en vais enterrer mon chaos joyeux sur une page blanche qui me poignarde juste pour l'amour de me faire revivre. (*Échomos* 120)

En effet, selon l'optique d'Hédi Bouraoui, créer c'est innover, c'est utiliser les connaissances acquises au contact de l'autre, soit pour s'améliorer soit pour offrir ses services de plein gré. Pour un homme de parole, migrant lui-même, s'engager veut dire le plus souvent prendre des risques, s'efforcer de répondre à l'appel et à l'inquiétude des autres, du fait que les hommes de toutes frontières et de toutes races sont les enfants d'une même et unique cité, celle de la terre. Cette anxiété transparaît à chaque fois que la tactique de défense de l'identité individuelle s'immisce dans le procès politisé de l'identité commune d'une terre plurielle à unifier. Dès lors, s'adapter sans cesse à l'inconnu semble bien souvent un combat insurmontable. Il est vrai que, d'un pôle à l'autre, la promotion du dialogue des sphères peut à la fois

subjuguer et séduire, en tant qu'événement socio-culturel. Par contre, on ne peut nier le fait qu'il faut s'approprier la colère, la souffrance et le calvaire des exploités et des démunis pour abattre les chaînes et les rivalités. Tout ceci équivaut à une remise en question des théories de la résistance à l'absolu de la condition humaine en considérant comme tâche urgente, la régénérescence du monde actuel à partir de principes élémentaires qui touchent l'essentiel de toute vie. Aussi, pour reconstituer un monde serein, l'auteur a puisé aux sources des croyances proverbiales, les racines des légendes qui sont les plus sages et les plus avisés des éducateurs. Car, aux tables des luttes de territoires, où l'intérêt matériel, la puissance de l'argent et ses appâts, prédomine tout rappel à la survie de l'Être et au bon sens moral, il est préférable d'unir ses forces que de s'isoler. La question n'est plus, à l'heure qu'il est, de vivre dans la crainte et le danger. Alors, il faut savoir user de son intelligence pour dépister et déraciner le mal-vivre ambiant. Cela suppose que la quête d'un monde pacifié ne peut être uniquement un mirage de cultures idylliques. Tout comme la démarche faussée au départ, l'imprévisible du dire trop intransigeant peut se retourner contre tout fervent initiateur d'équilibre identitaire et basculer ses rêves. Dès lors, il faut savoir faire surgir du chaos l'image d'une vie cohérente à inscrire dans le réel présent et la mémoire du monde.

Hédi Bouraoui, qui s'est donné le pénible devoir d'aider ses contemporains à fonder des aires de vie exemptes de haine et d'injustice, est conscient que transculturer les différences c'est accepter de vivre en union totale et en paix, avec soi et avec l'Autre. En témoigne son roman *Bangkok Blues* (153) qui relate une traversée de l'Asie extrême-orientale, à l'approche du troisième millénaire. Dans l'univers thaïlandais, où la luxure, la corruption, la richesse et la pauvreté mènent la danse et rythment les réalités du vivre, se rencontrent, dialoguent et passent deux personnages mystérieux et tout en contrastes, Koï et Virgilius. À l'égal des hommes du siècle actuel, ils cherchent leur identité. L'auteur expose au regard un tableau captivant et coloré de *Bangkok* qui laisse transparaître des vérités fondamentales. À l'exemple du narrateur, surgit de notre intérieur cette envie de percer le code secret d'une interrelation du couple, pleine d'ambiguïté et de démesure. Toutes les certitudes

s'estompent lorsque, malgré l'attente, demeure énigmatique et sourde aux questionnements la terre des hommes à laquelle s'accroche désespérément leur « soif d'être », lorsque le « langage » incessant de l'éphémère existence est source de rivalité et d'angoisse. Dans cette optique de la fragilité humaine et de son inversion, le passage de toute vie qui s'écrit dès le seuil du premier cri de l'enfant, et qui s'efface parfois au même instant au seuil du trépas, marque le destin de l'homme. Cette transition de vie de l'Être qui s'achève aux frontières de la mort n'apporte jamais de réponse satisfaisante aux recherches. Cependant la part de crainte et de doute éprouvée remet toujours en cause la contiguïté de notre arrivée sur terre et de notre départ. Ce qui démontre que les particules élémentaires de l'instinct de vie et de l'instinct de mort transportent les racines de la ruse et de l'innocence, que ces germes identifient le duel de l'homme et des cosmogonies en créant la même complicité mémorielle dans les aires de l'imaginaire écrit, objet du désir ardent d'être et de vivre de l'écrivain (*Bangkok Blues* 153).

Nous avons fait allusion au principe de la création comme signe de tracé de deux cris extrêmes : le berceau et la tombe parce qu'ils rappellent notamment l'étrange mouvance de la terre et des hommes. Pareils et dissemblables, de même que le temps qui transmue la trame des vies, « les continents cherchent leur mer » (*Bangkok Blues* 85). Cette mobilité d'une sphère difficile à conquérir nous semble illustrer les chevauchées du cavalier nomade, Hédi Bouraoui, qui unit sa voix errante aux voix de tous ses frères de sang et qui leur crie de partout, qu'en s'unissant tous les langages du cœur se confondent et se perdent dans un même « dialogue perturbateur » (*Échosmos* 182), mais amical. Il se prépare, nous le ressentons, cette marche énergique vers l'amitié que l'auteur voudrait réaliser avec les hommes de sa génération. D'après le discours de l'œuvre, l'amitié est la voie des cœurs qui rêvent de salut, c'est la lampe, le guide de la terre globale qui se tient déjà debout « au carrefour des civilisations » (*Échosmos* 34), là où chaque univers ne peut exister sans les autres. À preuve, la solidarité des pays envers les victimes du Tsunami qui a ravagé les terres de l'Indonésie, dont la Thaïlande (Bangkok), lien d'ancrage du roman, est un acte gratifiant et concret d'entraide internationale.

Il nous sied d'accorder une autre dimension à la mobilité incessante de la quête d'un dialogue aux échos transculturels. Dès les premières pages de ce roman, Virgilius présente le récit comme un « inter-essai » (*Bangkok Blues* 14) à cause du contexte analytique du voyage autour des sens, des mutations des rêves et de la saisie des mots, autour du bouillonnement de la vie ancienne et moderne en Extrême-Orient. C'est un monde qui oscille entre l'opulence démentielle et la pauvreté cauchemardesque. Chacun des personnages qui circule dans ce décor édénique de la naïveté et infernal de la perversité devient un interprétant de la rencontre du futur humanisé. Le nouvel être a pour rôle de transmettre le savoir acquis et l'inconnu dévoilé aux hommes de toutes nations. Étrangères et instables, les races humaines errent sur la planète Terre où « toujours la quête d'identité est mise en état d'indisponibilité » (*Bangkok Blues* 85). Tout comme le flux de la vie qui joue du blues, le rythme du roman propulse en longs cris de foi, de passion intense, de ferveur indicible, la prochaine montée de ces univers étranges, porteurs de civilisations distinctes qui se frôlent, s'entrecroisent, s'acceptent, ou, pour faire écho à l'innovation langagière de l'auteur, nomadisent et transculturent dans la différence mosaïcable des peuples du troisième millénaire.

Le désir d'être différent peut être observé dans le comportement de Koï et de Virgilius. Ce couple, libéré des contraintes et des maladresses de leur esprit, s'incorpore l'un à l'autre, puis adhère mystiquement à l'optique d'une union inséparable de l'amour et de la spiritualité, de la sagesse et de la grâce d'être soi. Cette altérité se manifeste tout au long du cheminement romanesque, tant du point de vue du rôle d'homme assumé que celui de personnage littéraire, car, en tout état de cause, Virgilius se transforme entre mémoire et avenir, entre connaissance et recherche d'identité, en créateur de théories philosophiques. À l'inverse de la réalité historique, fertile en variations et en croyances multiples, la marche vers l'harmonie future est l'objet d'une expérience exaltante qui nous humanise. Nous reconnaissons que les échos de ce voyage transculturel se propagent à travers le vécu tangible des foules migrantes. Chacun des participants de ce voyage aura appris que le dialogue persévérant des verbes de l'identité ne tisonne plus les interdits et

les dérives du malaise social. Cette vérité, née des rêves de l'imaginaire et de la logique de l'écriture, est « Émergence de sang nouveau dans le module éclaté de la transparence » (*Bangkok Blues* 89). Aussi avons-nous considéré *Bangkok Blues* comme un roman didactique novateur. En témoigne le discours socio-critique de l'œuvre qui introduit, dans la modernité spatiale des langages de l'Extrême-Orient, ce creusement de cultures et de civilisations.

Nomadisme et transvivance : l'homme de partout

À ce stade de notre entretien, il convient de rapprocher la dénomination, homme de partout, attribuée à Hédi Bouraoui, à la traversée multiple des lieux visités et symbolique des lieux d'écriture, dont le thème central est l'errance. Rien de surprenant si la plupart de ses écrits ont la même structure linéaire de l'envol. Un recensement des termes suivants, nomadisme, nomade, nomadiser, et bien sûr, *Nomadaime*, présents à l'étude, atteste que ceux-ci sont effectivement évocateurs d'évasion, de retour aux sources, qu'ils sont imprégnés d'influences berbères et de connotations affectives que l'auteur a gardées de la Byzacène, la Tunisie actuelle où il a vécu une merveilleuse enfance. Leur cachet sémantique dérive, d'une part, de la vie errante, faite de déplacements répétés et de transition, et nous reporte, d'autre part, au gîte profond du monde tunisien et de ses divers groupes religieux qui cohabitent en paix et en frères et qui savent qu'ils sont de croyances différentes, mais sont tous de même sang. Transiter, c'est par extension de sens, se transporter d'un endroit à un autre en passant par des pistes et des étapes successives qui conduisent soit à un but, soit à la réalisation d'un vœu, d'un projet. Parler de nomadisme, c'est alors s'introduire dans la mouvance des zones de ce rêve dont la fonction est de transmettre, de façon élogieuse, la transvivance poétique de l'épreuve subie. C'est dans cette béance des géographies du cœur et de l'esprit que s'organise, en sphères d'errance, la quête transculturelle de l'homme de partout : l'errance de l'exil volontaire, l'errance du faire savoir ou de l'apprentissage de l'autre, l'errance des voies de l'écriture.

Nous sommes en présence d'un poète qui, dans le va-et-vient des dérives, jardine de ciel à ciel, de mer à mer, de continent à continent. L'errance de cet homme qui transite vers d'autres lieux d'apprentissage apparaît comme une accoutumance physique et mentale à l'inconnu des pays autrement établis. Ce transfert sensible de son être, disons plutôt ce passage douloureux d'une terre commune à une terre différente présuppose un changement de contexte culturel, une étude patiente des rites, du routinier, des faits et coutumes des espaces habités et parcourus. Étant donné que le sujet à étudier est l'habitat et l'environnement de l'autre, il est important qu'on y adapte prudemment sa stratégie personnelle pour tracer librement les voies à suivre. Étape à franchir, qui, dans le champ spatial d'*Échosmos*, n'est ni déracinement ni désert. C'est plutôt un exil volontaire pour un homme qui, d'hier à aujourd'hui, n'a jamais cessé d'affirmer que son enracinement interculturel est entre les horizons habités et le rêve.

[...] histoire d'encroûter son soleil
Et naviguer vers sa tâche d'encre. (*Échosmos* 42)

Le poète, à la barre de ses migrations, a vraiment prêté attention aux sociétés qu'il fréquente et dont il est membre à part entière. Il a respecté les règles des relations qui décrivent l'alliance transculturelle. Car, tout en nouant des liens de cordialité avec des contemporains de même métier ou simples mortels, il dévoile honnêtement les buts de son projet d'union qu'il soumet à l'appréciation de ses hôtes.

[...] Mon esprit migrateur suit les ressorts
De l'amitié seule évidence de l'homme
À épingle aux quatre coins du trajet. (*Échosmos* 36)

Le voyage à travers les océans est source de maturation et de découverte. L'homme nous en donne le témoignage. « Il a découvert la culture et la littérature magrébines au Canada. Il en fait la promotion dans des programmes universitaires, en Amérique du Nord. De plus, il a visité les pays du Mahgreb, les Caraïbes où il a rencontré des écrivains haïtiens, martiniquais, guadeloupéens dont Glissant, Césaire, avec qui il a travaillé. Il est allé au sud du Sahara dans les pays comme le Sénégal, la Côte

d'Ivoire, le Togo, le Cameroun. Il s'est intéressé à leurs littératures et à leurs écrivains, Il a connu Senghor avec lequel il a présidé des séances de poésie en Grèce. »³ En nous reportant à la dynamique de la mouvance de l'auteur, nous constatons que l'errance des voyages, fertile en contacts humains et en dialogues, est inséparable du nomadisme des écrits d'Hédi Bouraoui. Ceux-ci ouvrent les portes de la transculturation des espaces universels. À preuve, de la Tunisie au Canada, de la Thaïlande à l'Égypte, d'Haïti à la Martinique, de la France à l'Afrique subsaharienne, des Etats-Unis à la Turquie, de l'Albanie au Japon et à la Chine, leur profil dessine les arabesques d'un panorama éblouissant qui projette en survol l'indéfinissable ferveur d'une parole haute et sublime.

On le voit, si les pratiques de l'adaptation procèdent de l'expérience, le but atteint est le fruit d'une étrange connivence entre l'errance verbale du désir persévérant qui se définit...

[...] À la fois, feuille et papyrus, encre et sang, os et vocable
(*Nomadaïme* 20)

et l'errance fragilisée des traversées du rêve initiatique qui permet à l'Esprit curieux de sortir de ses horizons pour accueillir et comprendre le monde. Pour Hédi Bouraoui qui le souhaite, tout rappel à la tolérance est un ferment d'espoir qui nourrit la terre des rencontres interculturelles, un jardin sans limites tout plein de résonances amicales où les cœurs se parlent et fraternisent. C'est pour cela que, tout en arpentant pas à pas les vertigineux précipices de la vie, il nomadise de l'Orient à l'Occident pour creuser sereinement des tranchées propices à l'accord des univers (*Nomadaïme* 21), selon le dessein de son engagement poétique. Nous sommes convaincus que l'histoire tragique du manque d'humanisme universel à combler s'articule à des tactiques de transformation. Parce que dans les lieux de vie, nommés champs des solitudes, l'auteur cultive l'entrée d'un rapprochement conscient qui se greffe d'aubes de grâce et de sagesse, et qui éclaire les sites d'une terre en attente où « [...] on

3. François Chamberland, « Entrevue d'Hédi Bouraoui », *L'Ontario se raconte*, 186.

devine déjà une pénombre qui se mondialise » (*Échosmos* 230). Chacune des étapes vers l'unité se négocie aux rives des voies de l'écrit qui s'agencent en métaphores pour décrire les dérives du malaise social et la mise en lecture de la vie. Comme le blanc de la page où sa plume dessine le graphisme du geste, l'écrivain feuillette et lit l'existence des mondes. Ainsi la feinte naïveté de son langage poétique, qui mobilise la mémoire et ses paradoxes, déploie l'exubérance de la dérive verbale, devenue au contact des ondes renouvelées.

[...] Plutôt une harmonie qui chante la tolérance [...]

[...] Un souffle permutant des visages qui escomptent leur pas
dans l'orchestre de l'Échosmos ⁴

En ce qui concerne la restructuration de la nouvelle carte psychologique des peuples, l'auteur souligne qu'en fait, celle-ci est sujette à l'évolution dans la mesure où l'échange culturel se fait dans la probité, le respect des affinités, l'acceptation de l'originalité de l'autre.

D'après l'histoire, l'éloquence poétique qui émerveille et séduit, remonte aux souches nomades de l'oralité dont l'aire des sens modulés concerne des modalités de transmission vocale et auditive⁵, notamment l'aire des pays de culture berbère, essentiellement riche en poésie orale, en contes et en légendes, où l'horizon du vivre n'est pas clos par les dissensions et les rivalités. Dès lors, l'errance verbale évolue au moyen de touches sensibles : la voix qui parle en toute liberté de cordialité

4. « Ma page », *Échosmos*, 118 et « Imminente apparition » 232. L'auteur parle ici de l'influence des échanges entre les peuples et de celle d'une littérature qui, au niveau des contenus, doit s'ouvrir à une rencontre des cultures, faite dans la quiétude, le partage, le respect des différences.

5. Paul Zumthor, *Écriture et nomadisme : entretiens et essais* (Montréal, Éditions Hexagone, 1990). Voir Plat-verso de la couverture, 4^e paragraphe. La dérive verbale dont parle Paul Zumthor s'adresse à l'errance de tous les temps comme à celle de l'écriture nomade, spécifiquement la dérive des voyages imaginaires de l'auteur. Le changement du lieu de vie au lieu d'écriture amène à considérer la mobilité du rêve comme l'une des caractéristiques fondamentales de l'oralité poétique, d'abord, puis de transmission de connaissance et d'échanges interculturels.

et l'oreille qui écoute avec indulgence les paroles de l'ami. Nous pourrons, en la circonstance, accréditer la connaissance de la vie en symbiose⁶ qu'Hédi Bouraoui a expérimenté, dès la prime enfance, dans sa Tunisie natale, un pays carrefour où il y a ouverture vers l'entraide et la coopération, et où se conjuguent pacifiquement les rapports de compréhension de l'un et de l'autre, dont il essaie de jeter les ponts en transculturant les tonalités de sa pensée et de ses rêves par un dialogue intelligent et sensible.

Cette curiosité native provient justement de son ascendance tunisienne qui le porte à s'allier à des espaces divers, là où le frère déchiré et martelé trouve plus d'issue pour s'inscrire et s'enraciner dans un monde peu acclimaté au partage et à la différence, là où la main de l'homme ne se ferme pas à l'approche amicale, là où le savoir-vivre différent des mers et des continents doit s'implanter et s'affirmer. Dès lors, l'éloge de la différence harmonise le nomadisme de l'écriture et la mobilité des mondes. L'écriture, en tant que relais, s'ancre à l'errance de l'exil intérieur du poète qui émigre aux lieux inédits des échanges proposés. Édouard Glissant appelle cette démesure de la mouvance et des géographies transpoétiques du rêve conjointe aux tonalités et variations langagières, « l'imaginaire du Tout-Monde » (Glissant 191). Ce faire-savoir est à la mesure du dépassement des limites d'une écriture qui combat les anciennes lois de l'ostracisme et de l'enfermement et qui, comme le livre de la vie à venir, oriente le regard des hommes vers d'autres « découvertes » (*Nomadaime* 31).

L'histoire du roman, *La Composée*, d'Hédi Bouraoui transmet dans son amplitude la périphérie de l'espace identitaire⁷, en tant que lieu

-
6. François Chamberland, « Entrevue d'Hédi Bouraoui », *L'Ontario se raconte*, 184.
 7. Hédi Bouraoui, « Poésie tunisienne d'aujourd'hui », *Lettres et cultures de langue française* 4 (1984) : 42. Dans son article, Hédi Bouraoui rappelle que « les thèmes principaux qui taraudent la conscience des auteurs maghrébins peuvent être circonscrits autour de la décolonisation mentale et idéologique de la recherche d'une identité – carrefour qui se réjouit de l'apport des différentes modalités culturelles, et finalement d'une vision lyrique déclenchée par les injustices sociales

d'enracinement des personnages, en tant que dérive poétique et paysage mouvant de l'évasion imaginaire. Nous cheminons tout d'abord en compagnie de l'écrivain Jean-Marc Léger qui entre dans la peau d'un amoureux des temps platoniques. Il se confie à Samir, immigrant maghrébin et lui raconte son aventure idyllique avec la belle Héloïse. Cette héroïne nous fait revivre le choc en retour du récit de l'indépendance tunisienne qui eut lieu en 1956 (21).

Nous remontons à son enfance vécue dans des conditions extrêmes de mutisme, de simulation, d'ostracisme qu'elle a retracées à partir des ouï-dire de gens qui ont connu ses parents. La recherche de l'identité ravive en sa mémoire le double souvenir de la France, le lieu d'exil, et les fantômes du passé paradisiaque de la Tunisie. L'enjeu central de l'intrigue romanesque devient, dès lors, une négociation constante du mensonge et des tabous culturels, de la feinte et de la vérité, de l'attachement au sol natal et du déracinement. Même si la migration des personnages porte à penser aux notions de refuge et d'identité, toutes les pistes semblent faussées ou brouillées. Jean-Marc meurt et laisse dans le décor un portrait décevant. Nous apprenons d'Héloïse que cet homme n'est pas un écrivain authentique, qu'il n'est pas aussi talentueux qu'il le prétend ; c'est un égoïste, du fait que pour lui, l'acte poétique se ramène à une affaire de parti-pris et d'exaltation ; cet homme est, selon elle, un raciste : il dénigre Samir ; l'éloge qu'il fait de l'ami est un masque qui lui sert d'apparat pour se faire valoir. Quand Héloïse est mise au courant des secrets de la vie de ses parents, la vérité s'avère, blessante et atroce. À son tour, Samir, déçu par la perte de Jean-Marc et surtout par la désinvolture du vieillard, est désireux d'éclaircir une situation énigmatique. Il retourne au pays pour mener une enquête discrète sur le personnage réel d'Héloïse, l'Inconnue de ses rêves. À la lumière des entretiens de Samir et d'Héloïse, unis désormais par une tendresse profonde, on se rend compte qu'en fait, la paternité génétique revendiquée par un faux père n'est pas authentique (72), que le portrait idéalisé de ce père ne répond pas à la vérité et aux principes d'Héloïse.

Le fait de savoir qu'il n'existe pas réellement de vrai « paradis terrestre » (38) en terre étrangère est une leçon de vie pratique pour Samir qui a vécu dans un pays assujéti. Chef-cuisinier de son métier, il décide d'ouvrir un restaurant à Marseille. Pour Héloïse, reconstruire son avenir dans la sérénité, et pour cela, gommer l'histoire de ce faux-père, parvenir à « l'acquisition douloureuse » (72) de sa langue maternelle, continuer à peindre « pour voir clair » (99) et transmettre à d'autres ses acquis culturels, sont des marques tangibles de changement. Pour exister, dit-elle, il faut s'ancrer à son art, et à l'existence.

La transmission de ce savoir-faire est généreuse. Elle est faite par évolutions continues, au niveau des signes et des contraintes de l'énonciation : absence de repères, angoisse de la quête identitaire, solitude et déchirure de l'être, persévérance et courage d'Héloïse. Ainsi la remise en question de soi et de ses actes oblige Héloïse à considérer son hydre originale en fonction des valeurs héritées et de sa propre expérience. Au niveau de la modulation de l'espace-vie, France-Tunisie, auquel Samir et Héloïse demeurent rattachés, la dynamique de la recherche de soi, de l'amitié et de l'amour met en évidence la fusion merveilleuse des communautés religieuses qui cohabitent en Tunisie et qui fraternisent.⁸ En définitive, Héloïse, la voyageuse, la nomade des temps modernes, cultive l'art abstrait. Le métier d'artiste qu'elle adore est désormais son refuge. Elle redécouvre la joie de peindre dans la quiétude de sa villa, tout en partageant avec ses concitoyens son expérience de peintre et les richesses de son esprit, désormais plus ouvert à l'infortune de l'Autre. Elle a acquis cette maturité qui lui manquait ; elle a appris à regarder et à voir le monde tel qu'il est.

8. (*La Composée* 81). Ces communautés religieuses ont souffert des déchirements qui ont marqué la Tunisie. Mais elles ont été aussi témoins d'actes humanitaires qui les ont réconciliées avec elles-mêmes et avec l'existence. À preuve, la sérénité d'Héloïse qui décide d'aller vivre en sol tunisien.

La recherche d'autonomie devient une transhumance d'images et de pensées à travers le roman, *Ainsi parle la Tour CN*.⁹ L'évasion transculturelle est le domaine de l'identité cachée et idéalisée du vrai Moi. Elle se fait non seulement au niveau des contacts sociaux et géopolitiques de l'intermonde mais aussi au moyen de la mixture des langages, des couleurs de la vie obscure ou publique qui organisent et structurent l'impersonnelle et « fameuse mosaïque canadienne » (39-40). Cette mouvance s'étend ainsi du tumulte et du chaos des origines aux signes de déchirures des terres promises où l'envie et l'inimitié ont chassé les légendes des Esprits autochtones, puis ont rallumé les anciennes querelles des peuples et des civilisations. L'auteur a prêté la parole à une tour clairvoyante qui mesure les frontières interculturelles de Toronto et son monde anonyme. Ce procédé, inédit et génial, supporte la parabole de la pierre, la masse importante qui n'est ni confinée à l'orgueil, ni rongée par la honte. Le problème épineux de la rencontre des cultures concerne le regard critique de la narratrice, la Tour CN, qui, tout au long du roman, remet à l'épreuve de la vérité les ruses de l'intolérance. D'ailleurs, les analyses du temps planétaire et des personnages, dont l'esprit est hypertrophié par le travail, ou qui se lancent à la poursuite d'espairs chimériques, visualisent le concept d'une existence absente d'amour, pleine de confusion, d'instincts primitifs, d'agressions naturelles et humaines.

Comme l'indique le titre, le roman-fable tourne autour d'une histoire complexe sur l'origine, les guerres de pouvoirs socio-économique et linguistique. Du haut de son sommet qui donne accès à une vision panoramique du lac Ontario et des sites environnants, la Tour CN capte et transmet les vibrations de « deux cent quatre-vingt-six langues » recensées à Toronto, la cité de Dieu, « God's country » (11). Narratrice d'un récit-témoin, elle raconte qu'elle est « le cygne triomphant du béton armé érigé par la puissance financière de la majorité silencieuse » (11).

9. Le roman, *Ainsi parle la Tour CN*, porte en contexte, par le biais de l'errance de l'écriture, l'idée de message à faire passer, de transmission de l'information à des auditeurs.

Elle parle de la société active et secrète de ses murs, de l'ambiguïté interculturelle qui sévit encore au Canada, de la disparité du peuple canadien et de la conscience des habitants de Toronto : Autochtones, Canadiens de souche, Canadiens ethnoculturels qui visitent son enceinte. Celle-ci est spirituellement protégée par une puissance invisible, l'Esprit Original, qui guide le Mohawk, symbole de l'authenticité canadienne.

Un portrait saisissant présente sans ambages et sans fard le visage actuel d'une mégapole nord-américaine, d'un monde cosmopolite passé au crible. De ses étages multiples, la Tour CN scrute, d'un œil pensif et vigilant, degré par degré, les rêves, les attentes, les aspirations, les problèmes sociaux, les attitudes, les coutumes, les différences culturelles des acteurs de sa fable : fonctionnaires, familiers, visiteurs et communautés multiples qui, dit-elle, arpentent Yonge Street, « la plus longue rue du monde », cette « Interminable rue principale comme notre histoire qui débute par les pères fondateurs en passant par l'éradication de la Première Nation pour finir par l'anonymat incolore et inodore » (12). Des personnages extra-lucides, excentriques, fort sensibles, gravitent dans les lieux et décors, imaginés ou vus par la Tour CN, Anti-Babel des temps cosmiques, contemporain et changeant de la ville de Toronto. Le style de vie imposé ou réduit à néant coince ce monde entre le passé révolu, le présent et l'avenir du Canada. Cette réalité du temps planétaire a mis à contribution la légende de Babel, la Grande Tour, qui, d'après la Genèse, fut édifiée par les fils de Noé. Ceux-ci voulurent égaler la puissance de Dieu. Ainsi, ils élevèrent Babel, qui s'appelait Babylone, en langue hébraïque, pour atteindre le ciel. Mais Dieu a anéanti ces efforts insensés. Ce mythe de la confusion des langues a été aussi inspiré par la ziggourat babylonienne, une grande tour à trois étages, l'un des éléments du complexe sacré de Mésopotamie qui supportait un temple.

Le détour du sens initial tend ainsi à montrer que la construction de la Tour de Babel a été le produit d'une civilisation d'hommes, les Hébreux, et de leur métamorphose due à trois états de faits : la naissance de langues multiples, la dispersion des fils de Noé, l'orientation historique des origines de Babel. Il a été prouvé que ces hommes désorientés ne pouvaient plus se comprendre et que leur orgueil a été rabaisé. Ils n'ont jamais achevé la construction de cette tour. Le même terme,

Babel, retrace les dérives du bouleversement ou du chaos qui a déstabilisé l'esprit de ces peuples. On peut affirmer qu'il s'agit d'un événement historique à cause du changement social et du transfert géographique provoqué par la confusion des langages. Car de ce chaos ont jailli des groupements de races humaines qui se sont organisées en tribus, par affinités de langues et de cultures. Par ailleurs, il se dégage, de ce désordre, un rappel à la modestie repris en écho dans le propos du roman qui s'apparente à la leçon d'humilité de la Tour CN, limitée aussi par le ciel, les frontières linguistiques et les préjugés sociaux. Malgré toute forme de puissance politique ou économique acquise, il faut le reconnaître, l'homme des minorités est fragile. D'après la Tour CN, la vie terrestre est identique au rôle qu'elle exerce. Comme la terre, la Tour voit passer les gens, elle est lieu de passage. Du haut de ses antennes elle « suit toutes les directions de la boussole » (29). « Sa fonction est conforme à la stratégie de la vie qui se structure par elle-même » (*Ainsi parle la Tour CN* 30). Mais au-delà des puissances matérielles, il existe d'autres valeurs spirituelles et morales. Ainsi, malgré leurs différences, « ce lieu des rencontres, nommé Toronto » (11) par les Autochtones, est l'habitat commun des races diverses qui le partagent.

Le sujet du roman, *Ainsi parle la Tour CN*, met en œuvre un processus d'apprentissage de vies dissemblables. On assiste précisément à une quête de la fusion des identités diverses du peuple canadien : quête des origines, quête des appartenances idéologiques, ethniques et sociales. Dans l'ensemble, les vingt-trois tours parlent de ce qui est fondamental, de ce qui vient de l'Ancêtre. Pour préserver l'équilibre humain, tout traité d'alliance doit respecter les valeurs culturelles reçues en legs. Le mépris des cultures de l'autre et la peur existent chez l'homme de notre époque. Le danger, c'est que celui-ci craint d'être dérangé dans son conformisme et qu'il « sent jusqu'à l'os, la terreur d'être dissous dans le magma d'un réel ombragé » (321).

Le récit autobiographique du roman a introduit l'histoire d'une Tour qui analyse sa structure et son étendue. De l'extérieur, elle est figée dans sa célébrité et sa puissance dont la renommée a dépassé les frontières linguistiques et universelles. Pourtant, la matérialité de sa carapace en béton armé n'est qu'un masque. Chacun des actes

de parole émis propulse le choc interne des vingt-trois tours et les faits signifiants de leur site. La courbe des espaces-temps a déjà repéré les nouveaux langages des ethnicités qui passent, repassent devant elle ou qui la visitent. Or, la première leçon de l'héritage identitaire semble être évacuée de la légende des peuples expropriés de leur sol légitime, à cause des matrices culturelles imposées par les Conquistadors. Par ce renversement de la logique naturelle et sacrée, la présence symbolique du Mohawk et de l'Esprit Orignal a assumé le passage des vies autres dans le souvenir et la vérité du monde. Parce que les Canadiens fondateurs composent avec les Indigènes et les Ethnies de la masse immigrante le paysage multiculturel du nouvel univers canadien. Les fables de la Tour Anti-Babel redéfinissent le pacte sacré de ses premiers habitants, victimes d'un changement de situation. La lecture des mythes de l'ère autochtone ne se fait plus dans le vent, le feu, l'eau et le ciel. Une autre histoire d'hommes courageux se graphique sur les pages d'une mémoire vivante, celle de la Tour CN qui parle, qui abolit le silence coupable de l'indifférence envers autrui, qui s'exprime, de façon paradoxale, pour raconter la genèse de l'édification nouvelle du Canada.

Le lecteur participe activement à une controverse des opinions et des idéologies d'un peuple en voie de transformation. La caricature des actes et des actions retransmis touche l'essentiel du vécu des gens de toutes races, de leur lutte difficile pour leur survivance et leur identité personnelle. La Tour en porte le témoignage quand elle dit à ses auditeurs :

[...] Quant à moi, je sais que chacun de mes personnages est un infatigable nomade, un « Canadien errant » qui ne détrempe point de sa solitude. (193)

Comment refaire l'homme sans évoquer ses malaises et ses drames ? Comment décrire le nouveau paysage humain, sinon dire autrement « l'émigressence » de l'acte poétique ? Hédi Bouraoui a compris que pour construire le grand jardin d'amour du monde, la parole intelligible est l'outil, la paix est l'arme la plus efficace. Car la parole révèle notre manière d'être, elle cultive les champs de l'entente réciproque pour améliorer la communication entre les hommes. C'est en ce sens

que le récit de cette fable romanesque procède par approches conscientes et marque le destin et l'itinéraire parcouru par des personnages expérimentés. De même, tous les problèmes relatifs à la quête identitaire, à la solidarité entre les communautés multiculturelles, à la tolérance des dissemblances, tournent autour du langage anti-babel de la Tour et de sa « langue rocaïlle » jusqu'à la fin du roman. Le problème d'un devenir harmonisé sera-t-il résolu par tous si les règles de vie et du respect de l'autre sont exclues des relations primordiales ? Tout comme l'auteur du roman, les nouveaux intervenants venus du monde entier essaient de s'adapter au milieu. Quelle fonction auront-ils à exercer demain pour se créer une place de choix ?

Nous n'avons pas de meilleure réponse à proposer que celle de l'humilité de la Tour CN, construite par les Autochtones et les migrants venus d'univers différents. C'est pourquoi notre interrogation a retenu la leçon patiente d'une quête à poursuivre en vue de réaliser, par consentement de la différence et par fusion des identités, le projet de l'unité fraternelle des hommes. Qu'il nous soit donné d'entendre ce que la Tour nous révèle du secret de l'original.

[...] Ainsi la précieuse énigme de l'original - la liberté inaltérable – sera captée [...] Des visiteurs quêteurs d'éventuelle harmonie dans le théâtre de la violence, ont eu à portée de main l'œil globuleux de l'original. Ils savent maintenant comment découvrir par-delà la folie des constructions anarchiques leur identité de tous les temps.
(350)

La réalité socio-historique de la Tour CN est fonctionnelle du discours de la paix, omniprésente dans le processus initiatique de la quête d'union. Elle est soudée à la grammaire de l'œuvre dont l'étrange texture génère des questions arbitraires de cosmogonies naturelles et universelles. La migration des pensées philosophiques comme celle des cultures élargit notre connaissance du Canada actuel et la mentalité de l'homme du siècle. À preuve, par l'entremise des personnages, le monde complexe du Canada est convié à analyser avec lucidité les mécanismes des voies propices à la transculturation de ses différences.

Conclusion : les théorèmes de l'harmonie

À la lecture de la poésie et des romans présentés, nous avons constaté ceci : les antinomies de l'anéantissement de son soi dans l'autre et de l'authenticité individuelle fondent le micro-univers poétique, réel ou utopique car elles sont au cœur des questions de politique vénéneuse, de pouvoir arbitraire qui fragmentent les rapports sociaux et détruisent l'amour en terre humaine.

À cause d'un vécu différent, même si l'oeuvre s'avère un lieu de partage, la carte d'identité de l'écriture des écrivains migrants n'est pas d'emblée reconnue pertinente ou légitime. L'auteur, Hédi Bouraoui, s'exprime bien souvent par antithèses, notamment dans ces passages du poème, « Indécence » pour parodier son désarroi et sa blessure, face à cette situation contraignante.

Je n'écris pour personne. J'écris pour me convaincre que je suis.
La différence du Bruit. Les mots s'échancrent dans mon être et
la gorge refuse de faire pleuvoir des hoquets verbaux [...]

[...] on m'efface mes paragraphes comme on lessive des
microbes invisibles qu'on persiste à exterminer [...] (*Échosmos*,
104)

Loin d'en faire un drame personnel, l'écrivain a riposté autrement. Il a montré à quels aléas peut être réduite la personnalité d'un auteur, comment il faut réagir en vue d'affronter toute forme d'attaque sournoise et insensée. Il n'use pas de violence désobligeante à l'égard des détenteurs des fonds baptismaux de l'identité littéraire ou de l'homogénéité culturelle. Il oppose calmement le sublime de l'ironie à l'épreuve offensante, la ferveur de l'éloquence au dénigrement systématique de ses convictions. Car il sait que l'écriture lui confère droit de parole. Aussi, loin d'être en défaveur, à cause du prosélytisme de certains auteurs traditionnels, son entreprise littéraire nous renseigne plutôt sur le suivi de son plan de travail et la modernité de sa poétique. D'une part, le sujet-prétexte des cultures de l'union convie chacun à la traversée des seuils humains et des continents à franchir. D'autre part, sa transe langagière féconde et généreuse porte à l'analyse le social venimeux des mécanismes de l'intolérance. Cette étude lucide sur

le réel possible né de rien et sur le destin de l'homme détruit, transmué et renouvelé, s'intègre au contexte des écrits d'Hédi Bouraoui dont l'intensité du langage tend à fusionner les contrastes de l'équilibre et du déséquilibre du monde et des choses. La ruse imaginaire, prise de ce fait à contribution, s'adapte à la mouvance d'une écriture porteuse du chant global de la Terre et de ses paradoxes. À partir de cette constante réflexion, nous terminons cette étude en relevant les traits dominants des théorèmes de l'harmonie qui, selon la vision et la philosophie de cet auteur, soutiennent la méthode déjà inscrite dans les œuvres.

1. Se fondre dans l'inconnu de l'autre pour découvrir, en territoire familier et étranger, le futur harmonisé des paysages humains et de la géographie migrante des communautés.
2. Moduler recherche et innovation, stratégies et méthode d'approche amicale, pour mieux accueillir les mutations de l'être et sa différence, dans la magnificence de l'aube à venir, dans le renouveau des cœurs qui acceptent de partager le vécu et l'épreuve de l'autre.
3. Tracer l'itinéraire du jardin de l'union entre la logique du raisonnement et le choc des rêves en attente comme une action progressive qui transmute la matière brute de la vie réelle et ses dérives.
4. Sonder, en géomètre patient, les silences et les échos surgis du profane et du sacré, de l'obscur et de la transparence, de l'innocence et de la corruption, tout en s'incorporant à l'Autre.
5. Conjuguer au pluriel dans une paix sereine son verbe et le verbe de l'autre pour exalter, dans la merveilleuse langue de l'acquis et du transmis modulés, à travers tous les temps du vivre, l'identité transculturelle de notre planète, cette Terre, dépositaire du semblable et du différent des hommes qui l'habitent.